s'éloigne dans la direction de l'Etoile au milieu de vivats qui s'élèvent de plus en plus chaleureux, dans la poussière et le soleil.

Le Cortège

Voici la composition du cortège :

Dans la daumont, le roi et le Président de la République.

Dans la première calèche, M. de Villaurrutia, ministre des affaires étrangères d'Espagne, M. Maurice Rouvier, président du Conseil des Ministres, et, en face, le général de division [illegible], commandant le [illegible] corps d'armée, attaché à la personne du roi, et M. Abel Combarieu, secrétaire général de la présidence de la République.

Dans la deuxième, le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne ; M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et, en face, le général Dubois, secrétaire général de la présidence, et M. Rieno.

Dans la troisième : le duc de Sotomayor, grand-maître de la cour du roi, M. Jules Cambon, ambassadeur de la République française à Madrid, et, en face, le contre-amiral Manceron, directeur de l'Ecole supérieure de marine, attaché à la personne du roi, et M. Henry Poulet, chef du secrétariat particulier.

Dans la quatrième : le duc de Santo-Mauro, gentilhomme de la chambre du roi, le général de division du Bascaran, chef par intérim de la maison militaire du roi, en face, M. C. Piccioni, secrétaire d'ambassade de 1re classe, chef du cabinet du ministre des affaires étrangères, attaché à la personne de M. de Villaurrutia, et le lieutenant-colonel Chabaud.

Dans la cinquième : le colonel Milans del Bosch et le lieutenant-colonel comte del Grove, aides de camp du roi, et en face, M. Alabern, médecin du roi, et le lieutenant-colonel Meaux Saint-Marc.

Dans la sixième : le lieutenant-colonel Elorriaga et le lieutenant-colonel comte de Aylur, aides de camp du roi, et en face, le lieutenant-colonel de Cornulier Lucinière, attaché militaire à l'ambassade de France à Madrid, et M. Ricardo Spottorno, troisième secrétaire.

Sur tout le parcours les acclamations du public retentissent au passage du président et du roi qui sourit et répond par de gracieux saluts.

Aux Affaires étrangères

A trois heures trente-cinq, le cortège arrive au ministère des affaires étrangères, devenu jusqu'à dimanche « palais royal », le drapeau espagnol est hissé sur le faîte du palais, au centre et, sur les deux ailes, flotte le drapeau français.

La façade du palais est sobrement décorée de faisceaux de drapeaux, aux couleurs des deux pays.

Tandis que les tambours et les clairons battent et sonnent aux champs, la daumont pénètre dans la vaste cour du palais, et vient s'arrêter devant le perron de l'aile gauche. Les cuirassiers de l'escorte sont restés sur le quai, devant la grille.

Le roi et le président mettent pied à terre.

Le président et les personnages qui ont accompagné le roi jusqu'au palais, ne quitteront le roi que dans ses appartements.

Le président, après avoir accompagné le roi jusque dans ses appartements, rentre directement à l'Elysée, accompagné des secrétaires généraux de la présidence, et encadré de l'escorte de cuirassiers.

La visite à l'Élysée

Avant de rendre la visite protocolaire au Président de la République, le souverain a pris quelques instants de repos.

A 5 heures moins un quart, Alphonse XIII, accompagné de toute sa suite, a quitté le Palais Royal pour se rendre à l'Elysée.

Un grand nombre de membres de la colonie espagnole qui se trouvaient dans la cour ont crié, au moment où le roi montait en landau : « Vive notre roi ! »

Le roi a répondu par un geste amical.

Encadré par une escorte du 1er cuirassiers, le cortège traverse le pont Alexandre III et s'engage dans l'avenue Marigny.

Il se compose de trois calèches.

Les honneurs militaires ont été rendus dans la cour de l'Elysée par la 28e d'infanterie avec colonel, drapeau et musique.

Le roi a été reçu à sa descente de voiture par M. Mollard, le lieutenant-colonel Roulet et le commandant militaire du palais.

Au haut de l'escalier d'honneur, le général Dubois et le colonel Meaux-St-Marc attendaient le souverain qu'ils ont introduit dans le salon des ambassadeurs, où le président attendait le roi entouré des membres de sa maison civile et militaire, en compagnie de Mme Loubet.

Le roi, le président et Mme Loubet ont engagé dans le salon des ambassadeurs une conversation très cordiale. Le roi s'est montré enthousiasmé de la réception qui lui a été faite. Il a dit que cela dépassait tout ce qu'il avait prévu et n'a pas caché sa joie.

Après un entretien de quarante minutes, à cinq heures quarante-cinq, le roi a été reconduit jusque sur le perron de l'Elysée par M. Loubet qui lui a serré cordialement la main.

Le roi, remonté en voiture, se tient debout et se tourne vers le Président pour le saluer militairement. Il salue aussi, debout dans sa voiture, le colonel et le drapeau du 28e de ligne.

Le souverain, très enchanté de la visite qu'il vient de faire, sourit à tout le monde en sortant. Il est vivement acclamé par la foule, qui accueille le cortège aux cris de : Vive l'Espagne !

A 5 h. 55, le roi rejoint ses appartements au ministère des Affaires étrangères, toujours salué par les acclamations de la foule.

Arrivé au Palais-Royal, le roi ayant gravi les marches du perron, se voyant accueilli par des vivats enthousiastes se retourne et salue de la main.

Il a l'air radieux. Son escorte se retire et le service d'ordre est momentanément relevé. La circulation est rendue accessible au public entre le pont Alexandre et le pont de la Concorde.

Les décorations de M. Loubet

Dès qu'Alphonse XIII eut quitté l'Elysée, le Président de la République a fait remettre les distinctions suivantes :

Grand-croix de la Légion d'honneur au marquis de Villa Urrutia, ministre des Affaires étrangères, au duc de Sotomayor et au duc de Santo-Mauro. Grand-officier, général D'Ascano, etc., etc.

Chez les Présidents des Chambres

Un public assez nombreux a stationné autour du Palais-Bourbon et du Luxembourg attendant le roi d'Espagne, mais Alphonse XIII avait fait savoir qu'étant fatigué par le voyage il ne pourrait venir en personne faire visite à MM. Fallières et Doumer.

A 6 heures, le général José de Bascaran, chef par intérim de la maison militaire du roi accompagné du lieutenant-colonel Cornulier-Lucinière, s'est rendu au petit palais du Luxembourg, puis au Palais Bourbon pour y déposer la carte du roi d'Espagne.

Télégramme de M. Etienne

M. Etienne, Ministre de l'Intérieur, a adressé le télégramme suivant au Ministre de l'Intérieur d'Espagne :

« J'éprouve une grande joie à vous faire connaître la réception enthousiaste et triomphale de sa majesté le roi d'Espagne dans la capitale de la République Française. Je vous serais reconnaissant de faire agréer mes respectueux hommages à sa majesté la Reine mère à qui je vous prie d'assurer que son auguste fils est en parfaite santé. J'adresse à votre Excellence mes sentiments les plus dévoués. »

Le Dîner à l'Élysée

Pour se rendre à l'Elysée le roi a pris place dans le carrosse de gala qui avait déjà servi pour le roi d'Italie.

Le piqueur, le cocher et les valets de pied portaient l'habit à la française brodé d'or et le tricorne également brodé d'or.

Un bataillon du 5e d'infanterie avec drapeau et musique, sous le commandement du colonel rendait les honneurs.

Le roi a été reçu au perron de l'Elysée par M. Mollard, le lieutenant-colonel Roulet et le commandant Briolle, avec le même cérémonial que l'après-midi.

La table comprenait plus de 200 couverts et était dressée dans la grande salle des fêtes.

Le roi et le président à côté l'un de l'autre.

Le roi avait à sa droite Mme Loubet ; M. Loubet avait à sa gauche la marquise Del Muni. Le menu portait sur la première page les armes d'Espagne enfermées dans un cercle d'or. Au dos du menu, les armes de la République en or et en couleur.

Pendant le dîner, la musique de la Garde républicaine a fait entendre un brillant concert.

Toast du Président de la République

Au dessert, plusieurs toasts ont été portés. Voici celui de M. Loubet :

Sire, c'est de tout cœur qu'au nom de mon pays, je souhaite la bienvenue à Votre Majesté. Si la France est particulièrement heureuse de recevoir votre première visite, Votre Majesté est assurée de voir se dresser à chacun de ses pas le témoignage qu'elle n'est pas en terre étrangère et elle se convaincra vite qu'il n'y a ici pour la noble nation espagnole qu'estime profonde et chaude sympathie.

Pour remplir utilement la tâche qui lui incombait la politique à Paris comme à Madrid n'avait qu'à ne pas contrarier la nature.

Partout voisins, nos deux pays devaient être partout amis, se montrant égale confiance, et, pour le succès de leurs efforts pacifiques, se prêtant un mutuel appui.

Il me plaît infiniment de constater qu'il en a été ainsi et de saluer dans l'intimité des relations présentes de l'Espagne et de la France un gage certain de leur union parfaite dans l'avenir.

Je lève mon verre en l'honneur de votre majesté, de sa majesté la reine mère. Je bois à la réalisation des longs espoirs qui vous sont permis et des projets que votre âme généreuse a formés pour la prospérité de l'Espagne.

Toast du Roi d'Espagne

Le Roi a répondu :

M. le Président, c'est de tout cœur aussi que je vous remercie pour vos aimables paroles qui sont la plus haute et la plus éloquente expression de la profonde sympathie avec laquelle la France a reçu le souverain d'une nation voisine et amie. Cet accueil chaleureux et splendide dont je suis profondément ému et reconnaissant est l'éclatante manifestation d'un accord parfait sur les questions qui intéressent principalement l'Espagne et la France, accord qui contribuera à resserrer d'avantage les liens déjà si forts et si nombreux qui unissent deux peuples, auxquels les Pyrénées vont offrir bientôt des voies nouvelles de communications.

Je lève mon verre à la santé du président de la République ainsi qu'à la grandeur et à la prospérité de la France.

Après le toast du président la musique a exécuté l'hymne espagnol et après le toast du roi elle a joué la *Marseillaise*.

Les décorations d'Alphonse XIII

Le roi d'Espagne a conféré les décorations suivantes :

Collier de l'ordre de Charles III : MM. Fallières, Doumer, Rouvier.

Grand croix de l'ordre de Charles III, à tous les ministres.

Grand croix d'Isabelle la Catholique : MM. Merlou et Gérard.

Grand croix d'Alphonse XII (ordre littéraire) : M. Dujardin-Beaumetz.

La Municipalité de Madrid à Paris

Paris, 30 mai.

Ce matin, à l'hôtel-de-ville, M. Paul Brousse, président du Conseil municipal, entouré des membres du bureau, a reçu la visite de la délégation de la municipalité de Madrid, venue à Paris sur l'invitation de la municipalité parisienne à l'occasion de la visite du roi d'Espagne. M. Paul Brousse a souhaité aux délégués de Madrid la bienvenue et a dit en substance :

« En saluant vos personnes, Messieurs et chers collègues, nous saluons votre généreuse Espagne et cette ville adorable qu'est Madrid dont vous êtes les éminents représentants. »

M. le comte de Mejorada del Campo, Alcade Mayor, a remercié le président du conseil municipal en termes pleins d'affectueuse amabilité.

A l'issue de cette réception, les délégués de Madrid se sont rendus au cabinet de M. le préfet de la Seine, où des paroles de cordiale sympathie ont été échangées entre l'Alcade Mayor et M. de Selves.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Récit et Critique du Combat Naval. — Pas de nouvelle de Rodjestvensky — Les Japonais auraient eu 62 torpilleurs coulés

St-Pétersbourg, 30 mai.

Les détails reçus jusqu'à présent, sur le combat, sont rares. Des rapports reçus, il résulterait que de malheureux officiers, mal préparés à leur métier de marins, se firent tuer avec courage, mais étaient peu capables de défendre leurs vaisseaux et leur vie.

On signale le fait que des commandements de pavillons transmis par le navire amiral furent mal exécutés et que des matelots, impropres au service, se jetaient à l'eau, affolés par le tir précis des canonniers japonais. On n'improvise pas une armée, et encore moins une flotte !

On estime que sept mille hommes auraient été mis hors de combat.

Les trois phases de la bataille

La flotte russe se trouvait samedi matin, à six heures, entre les îles Goto et Quelpaert. Elle avançait en deux colonnes. En tête marchait le *Jemtchoug*. Il était suivi, à droite, par le *Borodino*, l'*Orel*, le *Kniaz-Souvarof*, l'*Alexandre-III*, l'*Osliablia*, le *Sissoi-Veliky*, le *Navarin*, l'*Empereur-Nicolas-Ier*, à gauche, par l'*Amiral-Nakhimof*, l'*Amiral-Ouchakof*, l'*Amiral-Seniavine*, l'*Amiral-Apraxine* et d'autres croiseurs.

De son côté, Togo se tenait à Masampo avec ses principales unités, lorsque ses éclaireurs, entre les îles Tsou-Sima et Quelpaert, l'informèrent par la télégraphie sans fil que la flotte de la Baltique approchait. Quelques heures plus tard, les éclaireurs annoncèrent que les Russes avaient pénétré dans le détroit par le canal oriental, c'est-à-dire entre Tsou-Sima et le Japon.

Togo quitta immédiatement sa base et se rendit à toute vitesse au nord de Tsou-Sima qu'il doubla sans arrêt. Il fit diriger un feu terrible sur le flanc de la colonne de bâbord et sur la tête de la colonne de tribord. Le désordre commença à se mettre parmi les navires russes. Togo les repoussa sur la côte japonaise où tous les navires battant pavillon nippon les attaquèrent.

Le *Times* donne les éclaircissements suivants sur les attaques des torpilleurs :

« Selon une version de la bataille, 70 torpilleurs japonais se précipitèrent à travers l'escadre russe, coulant et désemparant les cuirassés et les croiseurs, mais à un prix terrible, car 60 de ces navires sont perdus.

« La capture des navires de guerre russes est attribuée à la panique causée par l'attaque des torpilleurs.

« L'équipage d'un de ces navires se serait mutiné dans la mer de Chine. Rojestvensky mit les mutins à la raison en les menaçant de faire ouvrir le feu sur eux. Il est possible que le mécontentement des matelots soit pour quelque chose dans la reddition de quatre navires russes ».

La dernière phase de l'action paraît avoir été menée mollement par les unités de la division Nebogatof ; une dépêche de Shanghaï énonce même que le *Nicolas-Ier*, l'*Amiral-Apraxine*, l'*Amiral-Seniavine*, auxquels on joint l'*Orel*, se seraient rendus sans combattre. L'*Amiral-Ouchakof*, coulé en combattant, serait ainsi le seul navire de la division Nebogatof qui aurait fait tout son devoir. Le *Vladimir-Monomach*, de la même division, fut également coulé, mais après avoir été capturé.

Il est contraire aux principes militaires que les unités du contre-amiral Nebogatof ne se soient pas coulées elles-mêmes plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi.

Le Cuirassé Amiral a bien été coulé

Washington, 30 mai.

La *Post* confirme que le département de la marine a reçu de Tokio une information officielle annonçant que le cuirassé *Kniaz-Souvarof*, battant pavillon de l'amiral Rojestvensky et ayant l'amiral à bord, a coulé. Rojestvensky aurait péri.

Cette nouvelle est confirmée aussi par une des dépêches du correspondant du *Times* qui témoigne que le *Kniaz-Souvarof* n'est pas arrivé à Vladivostok.

Tokio, 30 mai.

La publication de la nouvelle du succès, faite cette après-midi, a causé une sensation immense, surtout en raison de la faiblesse des pertes japonaises. La poursuite des Russes continue. Quelques hommes de l'équipage du navire coulé *Amiral Ouchakoff* ont débarqué dans l'île de Wiling.

Le nombre total des navires russes engagés samedi et dimanche était, dit-on, de 26.

Tokio, 30 mai.

Jusqu'à une heure de l'après-midi dimanche le nombre des prisonniers débarqués à Tsou-Shima, Iwami et Magele s'élevait à 2.223, y compris le capitaine du navire *Amiral-Nakhimoff*. Ces prisonniers ont été envoyés à Sasebo.

On dit qu'un navire de guerre russe ayant 200 hommes à bord est arrivé à Hamada avec un drapeau blanc hissé.

Le Combat continue

Tokio, 30 mai.

On signale que d'autres opérations navales de la plus grande importance sont engagées.

L'Impression à Saint-Pétersbourg

Saint-Pétersbourg, 30 mai.

Le public ignore toujours les nouvelles terribles venues de Tokio. La censure n'a laissé passer que les dépêches qui parlent d'un revers japonais, et sauf la mention de la perte du *Borodino*, il est interdit de publier les dépêches concernant la défaite ; de sorte que les télégrammes parus dans les journaux de ce matin donnent plutôt l'impression d'un succès russe.

Toutefois, par un contraste poignant, les articles de fond des journaux laissent percer la triste vérité. On a, en effet, communiqué par complaisance aux directeurs des journaux les dépêches censurées, et s'ils ne peuvent les reproduire, leur opinion est cependant faite et, avec toutes les précautions possibles, ils s'efforcent de préparer le public à une désillusion.

Dès que la nouvelle du désastre sera répandue, on peut s'attendre à voir une reprise formidable de la campagne pour la paix : mais dans les cercles officiels on espère toujours et malgré *tout* que les chances de victoire ne sont pas encore complètement perdues.

Interview de l'amiral Wirenius

Saint-Pétersbourg, 30 mai.

L'amiral Wirenius dit qu'à l'heure actuelle l'amirauté n'a encore aucune nouvelle de Vladivostok et que l'on est inquiet.

Les dépêches japonaises dégagent l'impression que toute notre flotte a sombré.

La Bourse est très agitée, car les nouvelles ont réussi à se répandre.

Rodjestvensky est-il mort ?

St Pétersbourg, 30 mai.

Des nouvelles attristantes viennent d'arriver de Vladivostok où quatre navires de l'escadre russe sont parvenus ainsi que le contre-torpilleur *Bravi*, à bord duquel l'amiral Rodjestvensky qui, blessé par un éclat d'obus, aurait été transporté dans un état grave. L'angoisse est terrible dans les familles qui comptent des marins parmi leurs membres.

Les pertes japonaises

L'*Agence russe* communique la dépêche suivante :

Saint-Pétersbourg, 30 mai.

A l'état-major de la marine, le bruit est répandu que l'amiral Rodjestvensky et sept navires de guerre sont arrivés à Vladivostok. Suivant des nouvelles, non encore confirmées officiellement, la flotte japonaise a perdu tous ses torpilleurs. Sur soixante dix qu'elle possédait, soixante-deux ont été coulés, et ceux qui se sont échappés sont gravement avariés.

En outre, les Japonais ont perdu deux cuirassés de premier rang et quatre croiseurs. On attend avec anxiété le rapport de l'amiral Rodjestvensky, qui établira exactement ses pertes et celles de l'ennemi ; c'est alors, déclare-t-on au ministère de la marine, que l'on pourra juger impartialement les résultats de la bataille navale de Tsous-Hima.

Le Tsar reçoit un télégramme de Vladivostok

Saint-Pétersbourg, 30 mai.

L'empereur a été informé hier, à Tsarskoïé-Sélo, par le télégramme de Vladivostok, du désastre naval.

On délibère, dans son entourage et dans les hautes sphères gouvernementales, sur la question de savoir s'il convient ou non de publier une communication officielle révélant au pays la catastrophe. En attendant, les membres et les autorités supérieures de la marine gardent un silence absolu et semblent même ignorer l'événement quand ils sont interrogés à ce sujet.

Résumé de la situation

En résumé, les débris de l'escadre russe paraissent avoir été poursuivis dans la direction de Vladivostok par les croiseurs de l'amiral Kamimoura.

Le département de la marine à Washington a reçu la nouvelle que le *Sissoï-Veliky* avait été pris par les Japonais entre Tsou-Sima et Vladivostok.

Une autre dépêche énonce que le navire amiral *Kniaz-Souvarof* aurait été coulé.

Par contre, on annonce de Shanghaï que l'*Izoumroud* se serait échappé et que l'*Almaz* serait arrivé à Vladivostock. L'amiral Rojestvensky, blessé et transporté du *Souvarof* à bord du destroyer *Bravy*, serait également arrivé à Vladivostok.

Un navire de guerre russe dont on ne dit pas le nom et dont tout le personnel serait blessé, serait venu à la côte japonaise, près Iwaki-Jima, et aurait hissé alors le pavillon blanc.

Les transports russes demeurés à Wou-Soung ont amené leur pavillon le 29.

Le *Dniepper* et le *Rion* paraissent croiser au large de Shanghaï.

D'autre part, une dépêche de Shanghaï énonce :

D'après les nouvelles parvenues ici, 7 navires japonais, dont deux cuirassés, auraient été coulés.

On est convaincu ici que les Japonais attendent pour faire connaître leurs pertes, les dépêches officielles que Rodjestvensky enverra de Vladivostok.

Toutes ces nouvelles, ou partielles ou tendancieuses, ne peuvent être acceptées que sous réserves.

« Si je suis vainqueur, télégraphiait il y a quelques semaines, Rodjestvensky, je vous l'annoncerai ; si je suis vaincu, Togo vous le dira. »

Il en a bien été ainsi mais maintenant l'entourage de l'amiral russe ne peut plus tarder à faire connaître si son chef est mort ou vivant.

Mais ce qui est certain, c'est que la défaite russe est irréparable. Aussi, dans des articles sensationnels, la presse du monde entier a conclu que la Russie est hors d'état de continuer la guerre.

Navire échappé du désastre

Shanghaï, 30 mai.

Un vaisseau de ceux qui ont pu échapper à la bataille, est ancré ici. On croit que probablement d'autres vaisseaux de la flotte de la Baltique viendront également chercher un refuge dans notre port. Le grand vapeur charbonnier *La Corée* est arrivé ici. Il avait une avarie au gouvernail du côté tribord, près de la ligne de flottaison.

Les blessés en fuite

Berlin, 30 mai.

On télégraphie de Tokio que des centaines de Russes grièvement blessés sont arrivés à terre dans des canots ou accrochés à des épaves de vaisseaux aux environs de Yamaguci.

Le navire étranger coulé

Washington, 30 mai.

Suivant un rapport reçu par le gouvernement japonais, le vaisseau coulé par les Russes, en vue de Formose, le 20 courant, serait anglais et non américain.

LE COMPLOT

Paris, 30 mai.

La Chambre des appels correctionnels, présidée par M. Benoit, avait à s'occuper aujourd'hui de l'appel formé par le capitaine Tamburini contre le jugement de la 9e chambre qui s'est déclarée compétente pour connaître de la poursuite.

A l'appel de la cause, le capitaine a sollicité une remise à huitaine, demande à laquelle s'est associé son défenseur, Me Orgias, motif pris de ce qu'il n'avait pas eu le temps matériel de prendre connaissance du dossier d'appel. Le président Benoit a déclaré qu'il était prêt à accorder cette remise, mais à la condition qu'à partir d'aujourd'hui l'affaire fut considérée comme contradictoirement engagée. Sur le refus de la défense, la cour a décidé de passer outre aux débats. Le capitaine Tamburini a fait connaître alors qu'il faisait défaut.

Après un rapport sommaire du conseiller Dubost, la cour a rendu sur le siège un arrêt confirmant par défaut le jugement de la neuvième chambre.

Me Prévost a déposé une demande de mise en liberté provisoire en faveur du capitaine Volpert.

Il fait valoir que son client n'est pas poursuivi pour détention de munitions de guerre, mais seulement pour avoir fait des propositions non suivies d'embauchage en vue d'un complot. Or, le lieutenant Pitres, le seul officier à qui, d'après la prévention, il aurait fait des propositions formelles, a déclaré à l'audience n'en avoir reçu aucune. Aucun chef de prévention n'existerait donc plus contre lui.

La cour a rejeté cette demande de liberté provisoire.

L'UNITÉ SOCIALISTE

Rouen, 30 mai.

Le journal la *Tribune républicaine de la Loire* annonce que « l'agglomération rouennaise » du parti socialiste refuse de s'unifier, « considérant que sa tactique suivie jusqu'à ce jour n'a donné que d'excellents résultats et a permis de consolider et d'accroître la puissance du parti », et « considérant qu'il serait par conséquent dangereux de l'abandonner sans risquer de compromettre la situation acceptée par le parti lui-même ».

Pour ces motifs l'agglomération rouennaise entend persister dans sa tactique politique et « ne pas séparer son action socialiste du devoir républicain ».

Le Feu à l'Arsenal de Cherbourg

Cherbourg, 30 mai.

Un incendie, dont les causes sont inconnues, s'est déclaré cette nuit dans l'arsenal.

Les gendarmes de veille dans le secteur Nord, ayant aperçu une épaisse fumée qui s'élevait au-dessus des établissements de la direction des défenses sous-marines, se dirigèrent de ce côté et constatèrent que le feu s'était mis dans un tas de charbon situé à l'intérieur de l'arsenal.

L'alarme fut donnée et les clairons des bâtiments dans le port sonnèrent la générale. Aussitôt les pompiers, les marins, les gendarmes accoururent et combattirent le foyer de l'incendie, qui avait déjà atteint de grandes proportions.

Le vice-amiral Besson, préfet maritime, le contre-amiral général, le capitaine de gendarmerie, se rendirent sur les lieux pour diriger les opérations.

Ce n'est qu'après une heure et demie de travail qu'on put se rendre maître du feu.

L'autorité maritime a ouvert une enquête.

NOUVEL ASSASSINAT
d'une vieille femme

Paris, 30 mai.

Une brocanteuse, âgée de soixante-huit ans, Mme Eugénie Ferrari, a été trouvée étranglée cet après-midi à trois heures, dans sa boutique située rue Erard (12e arrondissement).

UNE FAMILLE EMPOISONNÉE

Paris, 30 mai.

Il y a quelques jours, une famille d'Allemands composée de trois personnes, le père, M. O..., la mère et une fillette âgée de dix ans, arrivait à Paris et s'installait dans un hôtel de la rue de l'Arcade. Après un séjour d'une semaine en France, ils se disposaient à regagner leur pays et fixaient leur départ à dimanche.

Or, samedi soir, ils s'étaient couchés après avoir absorbé un purgatif. Vers quatre heures du matin, M. O.. se réveille, souffrant beaucoup ; il se lève, mais fut bientôt pris de vomissements. Une demi-heure après, se sentant mieux, il se recouche. Comme sa femme et sa fille dormaient profondément, il ne juge pas à propos de les réveiller.

A huit heures du matin, la mère et l'enfant étaient toujours plongées dans un sommeil de plomb. Inquiet, il les secoue ; la mère ouvrit les yeux et se mit aussitôt à pousser des gémissements. Quant à l'enfant, elle demeura dans un état de prostration complète.

M. O... se souvint alors des vomissements dont il avait été pris pendant la nuit, et ayant examiné ce qui restait de purgatif absorbé la veille au soir, pensa à un empoisonnement. Il sonna une domestique de l'hôtel, lui remit un cachet de la poudre qui lui avait été délivrée et la pria d'aller chez un pharmacien de la rue de l'Arcade, et après lui avoir montré ce cachet, de lui demander un vomitif.

Le pharmacien, insuffisamment documenté donne à la domestique l'adresse de quatre médecins du quartier. Mais aucun d'eux n'était à son domicile. En attendant qu'on en découvrît un autre, le pharmacien envoya à M. O... un vomitif. Mais la fillette, qui était déjà dans le coma, ne put l'absorber et ne tarda pas à expirer. Quant à la mère, elle prit le médicament et fut presque aussitôt soulagée. Elle est à l'heure actuelle hors de danger.

Cependant le parquet avait été prévenu, et M. Boucher, juge d'instruction, ouvrait déjà une enquête.

Le magistrat commença par donner l'ordre de surseoir à l'inhumation de l'enfant et il questionna le médecin qui donnait des soins à M. et Mme O... L'analyse du purgatif (?) absorbé samedi soir par cette famille donnera seule la clef du mystère. La poudre achetée par M. O... chez un pharmacien est blanche et d'une cristallisation analogue à celle du sulfate de magnésie.

On suppose qu'en achetant son purgatif, M. O..., qui parle très imparfaitement le français, se sera mal exprimé et qu'on aura cru qu'il demandait une poudre destinée à un tout autre usage qu'à une purgation...

Exposition Universelle et Internationale de Liège

MAI-NOVEMBRE 1905

La participation française se complète ; dans quelques jours on inaugurera les Palais de l'agriculture et de l'alimentation. Ce dernier comporte près de 2.400 exposants. Ce sera superbe. 101761

22

LE VENTRILOQUE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE

L'ASSASSIN DE MARIETTE

A la lettre qu'on vient de lire était ajouté le post-scriptum suivant :

« *P. S.* Je joins à ce pli trois billets de banque de mille francs. Tu dois avoir quelques petits comptes à régler là-bas avant de partir. »

— Ah ! sapristi ! murmura Jobin, après avoir lu jusqu'à la dernière ligne. Voilà ce qui peut s'appeler un digne oncle ! Je suis presque attendri ! Quel dommage qu'un brave homme comme celui-là ait un garçon gredin pour neveu !

Il replaça la lettre dans la poche du porte-cigares, en ajoutant :

— L'épître est touchante, mais ne m'apprend pas grand'chose, sinon que Georges Pradel est triste et que son oncle lui suppose des peines de cœur... J'espérais mieux... Voyons les autres...

La seconde lettre, ainsi que venait de l'annoncer M. Domerat, était adressée au lieutenant, *poste restante, à Marseille*.

Elle ne renfermait que ces lignes :

« Mon cher enfant,

« J'ai reçu la dépêche m'annonçant le jour précis de ton départ. Tu es en mer ; après-demain tu seras à Marseille où tu trouveras cette lettre...

« Je ne suis, moi, ni au Havre, ni à Rocheville, mais à Paris, avec ta sœur, pour affaires urgentes et imprévues.

« Viens nous rejoindre *au Grand-Hôtel*. Nous repartirons ensemble le plus tôt possible pour la Normandie. »

— Ah ! fit Jobin, c'est de la déveine ! Et moi qui fondais tant d'espoir sur cette correspondance ! Je suis volé comme dans un bois ! Cependant, allons jusqu'au bout.

Il prit la troisième enveloppe et l'examina.

Elle ne portait point le timbre de la poste et la suscription était ainsi conçue :

Monsieur Georges Pradel,
Lieutenant aux zouaves.

(Pour lui être remise au moment de son arrivée au Grand-Hôtel).

Et dans l'angle droit, diagonalement et entre deux barres :

« *Recommandé d'une façon toute spéciale à l'obligeance de messieurs les employés du bureau du Grand-Hôtel.* »

Puis la signature :

PHILIPPE DOMERAT.

Jobin fouilla dans l'enveloppe.

Elle était vide.

— Ah ! sacrebleu ! s'écria-t-il avec un geste de désappointement, il ne manquait plus que cela. Le jeune homme avait dû cependant garder la lettre puisqu'il conservait l'enveloppe. Qu'est devenue cette lettre ? où est-elle ? qu'en a-t-il fait ? Si elle existe encore il faut que je la trouve.

Le policier promena ses regards autour de la chambre et vit dans le foyer un papier tortillé en forme de mèche et dont l'un des bouts avait été rongé et noirci irrégulièrement.

— Ça doit être ça, se dit-il. Georges Pradel se sera servi de l'épître en guise d'allumette. Voyons un peu.

Il ramassa le papier, le défripa, et put constater tout d'abord que pas une seule ligne ne manquait. La flamme capricieuse semblait avoir comme à plaisir respecté l'écriture qu'elle côtoyait sans l'entamer.

Jobin se mit à lire.

A mesure qu'il avançait dans la lecture une étrange expression de joie venait illuminer son visage.

Quand il eut achevé, il poussa un cri de triomphe et bondit comme un fou hors de la chambre rouge, en emportant l'étui à cigares, la lettre et l'enveloppe...

XVIII

Les principaux personnages que l'enquête relative au double assassinat réunissait au château une heure auparavant, soupaient dans la salle à manger du maire de Rocheville.

Une belle salle à manger, positivement, dont Sidoine-Apollinaire Fauvel tirait un légitime orgueil.

Les murailles étaient recouvertes d'un stuc brillant qui jouait, d'une façon agréable, le rôle de marbre jaune de Sienne.

Un artiste rouennais avait peint à la détrempe le plafond où se voyaient des oiseaux bleus, voltigeant parmi des nuages d'un rose tendre.

Les buffets de service, en bois noir poli à outrance, figuraient l'ébène antique.

Les sièges, de forme quasi Louis XIII, étalaient les initiales de Sidoine Fauvel estampées en or sur leurs dossiers de basane rouge.

La suspension à dix-huit bougies se donnait des airs de vieil argent.

Enfin, quatre grandes natures mortes, d'une médiocrité navrante mais encadrées magnifiquement, complétaient le décor artistique, ou se prétendant tel.

— J'ai beaucoup de goût pour les arts, disait volontiers le maire de Rocheville. Si je n'avais été commerçant j'aurais pu, tout comme un autre, devenir peintre ou sculpteur, ou du moins architecte, et me distinguer dans ma partie. Ce sont d'honorables carrières, mais on y fait rarement fortune et, somme toute, mieux vaut l'industrie. Aussi mon fils est chez le banquier...

Madame Fauvel, naturellement, occupait à table la place d'honneur.

Cette petite femme atrabilaire et couperosée, portant sur ses cheveux encore noirs un bonnet à coques d'un style inouï, se plaignait souvent d'avoir eu fort à souffrir des légèretés de son mari, qui, s'il fallait en croire la chronique, se montrait volontiers galant, mais hors de son ménage.

Madame la mairesse avait à sa droite le juge d'instruction et à sa gauche le juge de paix.

Sidoine Fauvel leur faisait face, flanqué de sa fille en grande toilette.

Le brigadier s'était scrupuleusement acquitté de sa commission.

On avait soigné le menu, et le souper, quoique composé d'éléments réunis en toute hâte, réalisait l'idéal de ces plantureux repas de province, édifiés pour de solides appétits, pour de robustes estomacs, et contraignant les convives à des séances gastronomiques d'une longueur invraisemblable.

Tout le monde, d'ailleurs, vu l'heure tardive, était affamé.

Fourchettes, couteaux et mâchoires jouaient avec un entrain superbe.

Les mets apportés à la file par Pétronille, la forte servante, et par Jean-Marie, le petit domestique en gilet rouge, ne faisaient que paraître et disparaître.

L'impression de tristesse, résultant des événements accomplis, s'effaçait peu à peu sous l'influence des bons vins de M. Fauvel.

Bref, la réunion était tout près de devenir sinon bien gaie du moins animée, quand le bruit d'un pas impétueux se fit entendre dans le couloir qui divisait la maison en deux parties égales. — La porte s'ouvrit violemment et un homme, agitant un papier au-dessus de sa tête, entra, ou plutôt se précipita comme une bombe dans la salle à manger.

Madame Fauvel eut peur et cacha son visage dans ses mains.

Mademoiselle Olinda Fauvel se serra toute palpitante contre son père qui, la bouche béante et la fourchette levée, regardait avec stupeur le nouveau venu sans le reconnaître.

— Jobin ! s'écria le juge d'instruction.

— Oui.... moi.... balbutia le policier d'une voix essoufflée et à peine distincte, car il était venu toujours courant depuis le château.

— Qu'y a-t-il ? demanda le magistrat ; à coup sûr vous avez quelque chose à m'apprendre ?...

Jobin fit signe que oui.

— Quelque chose de très important ?

Nouveau signe affirmatif.

— Reprenez donc haleine, continua le juge, et parlez vite !

L'agent saisit sans façon sur la table le premier verre qui lui tombe sous la main, le remplit d'eau et le vida d'un trait.

— Oui ! fit-il, me voilà remis ! Je vous avais promis, monsieur le juge d'instruction, une preuve de la culpabilité de Georges Pradel... une preuve sans réplique, indiscutable..., plus lumineuse que le soleil... Cette preuve devait exister, je la sentais... je la devinais... j'étais certain qu'elle ne m'échapperait pas...

— Eh bien ?

— Eh bien, je l'ai cherchée, je l'ai trouvée, et je vous l'apporte...

— Ce papier ?...

— Oui, ce papier...

— Qu'est-ce donc ?...

(*A suivre.*)